

*La Maison-Dieu*, 144, 1980, 163-172  
Henri DENIS

## DIALOGUE AVEC UN FRÈRE AU-DELÀ DES SIGNES

A propos du livre d'André Turck, *Avec un peuple nombreux, La pastorale des sacrements*, Paris: Centurion (Coll. « Vivante liturgie »), 1980.

ON comprendra l'émotion qui est la mienne, au moment de rédiger ces notes. André Turck mourait subitement et rejoignait le « peuple nombreux » des myriades de l'Apocalypse, alors que j'étais plongé dans la lecture de son livre. Pendant qu'il faisait le passage, je communiais à sa pensée, à son labeur. André Turck était pour moi un ami, de ces amis que l'on ne voit presque jamais, mais qui comptent beaucoup dans notre vie. C'est certainement un des prêtres fortement engagés dans la pastorale des mouvements d'Action catholique avec lequel le dialogue était à la fois aisé et fécond. On a dit qu'écrire c'est mourir, parce que cela fixe la pensée, cela détache aussi quelque chose de nous hors de nous-même. Disons-le donc tout de suite : André était plus que son livre, même si son livre est la trace qui nous permet de le retrouver. C'est peut-être aussi ce qui me permet d'écrire tout de même ces pages, alors que j'aurais eu envie d'y renoncer (puisque le

dialogue est désormais interrompu). Par le silence dont il vit auprès du Père, je demande seulement d'être rappelé à la modestie de mon propos.

### Les qualités de l'ouvrage

Il faudrait consacrer l'essentiel de cet article à dire les qualités de l'ouvrage, car ces qualités viennent de loin. Elles viennent de l'homme, j'allais dire du frère, de ce passionné de l'Évangile, et en outre de ce chrétien qui n'acceptait pas de renoncer à son intelligence sous prétexte que la foi la dépasse.

Que l'on me permette d'énoncer les qualités fondamentales du livre, en me limitant à l'essentiel.

— D'abord c'est un ouvrage qui n'a pas peur de dire ce dont il parle. Il s'agit de *la pastorale* de l'Église. La théologie qui est proposée ne sera donc jamais détachée de la vie pastorale des communautés chrétiennes. Cela conduit l'auteur à des positions claires, parfois courageuses et sans ambiguïté, même si l'on peut toujours les discuter (par exemple, p. 92 sur l'âge de la confirmation).

— C'est aussi un livre qui respire, en toutes ses pages, un profond *amour du monde et des hommes*. On y sent une belle fraternité, à l'image de celle qui faisait communier Jésus à la foi du centurion païen. En même temps, on sent l'auteur très averti du danger qu'il y aurait à « sacraliser » la vie humaine (il s'en défend en une auto-critique courageuse, p. 49). Non, il s'agit tout simplement de prendre les hommes pour ce qu'ils sont, sans les récupérer. J'allais dire : ils sont déjà assez beaux comme ça !

— On sent, tout au long de l'ouvrage, une volonté très nette de ne jamais succomber à la tentation d'une Église de purs ou de l'élite. Cette *Église* est toujours celle *des pauvres*, vis-à-vis desquels on doit garder un immense respect. La pastorale des sacrements ne peut pas ne pas les rencontrer...

— On trouve encore dans ce livre un sens aigu des *signes*. On sait l'importance de ce mot pour André Turck, quand on se souvient que son précédent livre s'appelait

« Signes de Dieu aujourd'hui » (au Centurion, 1976). Voilà qui est fort important pour notre sujet : en effet, on ne pourra pas parler de pastorale des sacrements seulement en termes de parole ou de signification. Autrement dit, le signe qui nous atteint ou que l'on cherche à lire est davantage que la signification (intellectuelle) qu'on en donne.

— Enfin et surtout, les pages d'André Turck sont une sorte d'essai (renouvelé) sur l'*Eglise comme sacrement*. On pourrait dire que c'est comme une interprétation et une ré-écriture du livre de R. COFFY, *Eglise signe de Salut au milieu des hommes* (Centurion, 1972). En effet, il peut être bon et nécessaire de réactualiser sans cesse et de manière pluraliste la théologie de l'Eglise-sacrement. Ici, nous la redécouvrons, sous le signe du *service*. On pourrait même ajouter que la préoccupation pastorale première d'André Turck est précisément de vérifier que lorsque l'on invoque l'Eglise comme sacrement, on ne suppose pas trop vite le problème résolu : ayons le courage de faire en sorte que ce signe soit « parlant », c'est-à-dire que — ici et maintenant — cette Eglise soit vraiment servante à l'image du Christ serviteur. Aussi bien, plutôt que « la pastorale des sacrements », j'aurais préféré que l'auteur mette comme sous-titre : « essai sur l'Eglise comme sacrement du Christ serviteur au milieu du monde. »

### De très bonnes questions

Avant d'aborder des problèmes plus critiques, qu'il me soit permis d'« épinglez » quelques questions que l'on trouve dans le livre d'André Turck et qui me semblent particulièrement pertinentes. Parmi d'autres, j'en retiens trois.

1. Tout d'abord, l'ouvrage comporte une présentation des *sacrements* — dans la deuxième partie, pp. 63 à 130 —, présentation qui fait apparaître clairement que jamais les sacrements n'ont été célébrés de façon intemporelle. Les sacrements sont *toujours liés à l'histoire* concrète des

hommes. Cela nous vaut des raccourcis sur l'histoire du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie qui sont inévitablement discutables ; mais cela permet aussi de prendre position et en particulier de poser d'excellentes questions sur le mariage aujourd'hui (pp. 103 à 112).

2. Autre question, abordée fréquemment, et sur laquelle nous reviendrons plus loin : les *critères d'ecclésialité*. Ou encore, si l'on veut : que faut-il pour qu'un groupe puisse se dire d'Eglise ? Cette question est fondamentale, dans un ouvrage sur l'Eglise comme sacrement ; elle est omni-présente. Notons cependant deux pages caractéristiques : à la page 102, il est dit clairement qu'il faut élucider le concept d'Eglise (quand on parle par exemple de la foi de l'Eglise), car on ne peut se contenter aujourd'hui de la dimension « mystique » invisible... ; malheureusement l'auteur ne nous donne que quinze lignes. A la page 146, en revanche, des critères sont énoncés, mais l'on est étonné de n'y point trouver les sacrements et le ministère apostolique.

3. Enfin, je voudrais retenir une problématique qui semble avoir beaucoup préoccupé André Turck : celle des *rapports entre le doctrinal et le pastoral*. On voit apparaître nettement la question aux pages 36-38 : l'auteur s'en prend aux défenseurs de la doctrine soi-disant intemporelle et qui est en fait le reflet d'une pastorale de chrétienté. La défense et illustration du « doctrinal » n'est souvent — dans ce cas — qu'une manière déguisée de justifier une position conservatrice ou inadaptée (cf. pp. 182-183). Personnellement, je suis reconnaissant à André Turck d'avoir repris cette question si souvent abordée au Concile Vatican II. Je n'en suis que plus surpris lorsqu'il explique à propos du baptême des petits enfants (p. 88) que la pratique de l'Eglise est une question purement pastorale, pas du tout doctrinale. Dommage !

### Des problèmes à approfondir

Sous cette rubrique, je voudrais à mon tour poser des questions. J'espère que l'on comprendra qu'elles se veulent constructives. Puisqu'André Turck ne peut plus répondre, il n'est peut-être pas utopique de penser que le dialogue pourra se poursuivre avec d'autres.

Avant d'entrer dans le détail, je ferais une simple remarque sur *le plan* de l'ouvrage. On a en quelque sorte la séquence suivante : 1. signes dans le monde, 2. les signes sacramentels, 3. l'Eglise comme signe ou sacrement. Pour ma part, je crains que ce plan n'ait nui à la progression de l'exposé, car la logique voudrait que l'on suive plutôt l'ordre : 1-3-2. Il me semble que cela aurait évité des redites sur l'Eglise-sacrement, laquelle est nécessairement présente dans la deuxième partie. Mais ce n'est là qu'une alerte : les vrais problèmes sont sans doute ailleurs. J'en noterai trois.

#### 1. *La conception du monde et de l'Histoire*

Dans l'ensemble de l'ouvrage, surtout la première partie, le monde est considéré à la manière d'une réalité qu'il faut apprendre à « lire » : il y a différentes lectures du monde (cf. page 23). En vérité, si le monde est signe, ne faut-il pas le considérer autrement que comme une donnée à lire, mais aussi comme une réalité où l'on entre, une réalité qui nous fait ? Il me semble que cette lecture du monde (celle qui nous est proposée) est trop exclusivement celle de la profanité, ce que l'on appelle couramment « la vie », sans se douter parfois que la « vie » (qui passe pour si concrète) est un concept aveugle (que mettons-nous sous ce mot ?). Du coup, l'auteur estime dangereux de récupérer le « religieux » parce que c'est le confondre avec l'ecclésial (p. 28). Et pourtant le « religieux », même dans une société séculière, déborde largement l'emprise des Eglises. Il faut aussi ajouter que cette dimension religieuse fait partie intégrante de la « vie » (sans oublier les problèmes posés par la maladie et la mort, malheureusement absents de l'ouvrage, cf. p. 130).

Au fond de tout cela, n'y a-t-il pas la question de savoir ce que peut être une *théologie de la Création* pour notre temps. Je crains, en effet, que l'on ne confonde le « mystère » du créé avec une « lecture » du monde. Le mystère est autre chose qu'une lecture idéologique.

Un autre point qu'il serait intéressant de creuser concerne *l'Histoire*. André Turck est très soucieux de ne pas « judaïser » le christianisme à propos du culte (sans oublier d'ailleurs les invectives « judaïques » des prophètes). Mais il me semble qu'il judaïse quelque peu, lorsqu'il déclare (légitimement d'ailleurs) son amour pour l'Ancien Testament (p. 34). Le parallèle entre le peuple juif et le peuple du monde ouvrier est assez clair. Mais on peut y déceler un certain « messianisme » lié à une classe, ce qui est une tentation renaissante (à travers la légitimité des revendications de justice). Plus grave serait la question suivante : ne risque-t-on pas, en utilisant la comparaison avec le peuple juif ou même avec l'Événement Jésus, de lire la Bible d'un point de vue exemplariste ? Par exemple page 44, l'aventure d'Abraham est « relue » à la manière d'une comparaison ; ou encore, à la page 55, la Résurrection est rapprochée de l'espoir qui transperce la Nuit des peuples ; ou encore (page 150), le parallèle entre la Pentecôte et le cinquantième de la *JOC*. Je n'écris pas ces choses pour chicaner, mais pour poser une question difficile et importante : dans quelle mesure les événements du Salut sont-ils les « types » d'une libération spirituelle ? ou bien dans quelle mesure sont-ils vraiment *fondateurs*, c'est-à-dire des événements-*sources* qui interrogent les hommes et l'humanité en marche de façon *transcendante* par rapport au flot de l'Histoire ? Il me semble que ce genre de questions n'est pas négligeable pour notre sujet.

## 2. *La conception de l'Eglise et de sa sacramentalité*

Nous l'avons dit, le livre d'André Turck est un livre important pour la théologie de l'Eglise-sacrement. C'est pourquoi il peut être bon de discuter certaines positions et de noter certaines tendances.

a) L'ouvrage insiste beaucoup sur la sacramentalité de l'Eglise, et c'est heureux. Mais il le fait de telle sorte que parfois on a l'impression que l'Eglise joue presque le rôle d'un sacrement (au sens strict). Pour la décision d'un baptême (pp. 86-87), d'une confirmation (p. 90), d'un mariage (p. 112), d'une célébration de réconciliation, la seule question qui est posée ne concerne pas la signification et la réalité intrinsèques du sacrement, mais avant tout l'Eglise qui est réellement à l'œuvre dans cette pastorale. C'est vrai pour une part, mais à la limite l'Eglise deviendrait en quelque sorte un substitut sacramentel collectif du Christ lui-même. Or, précisément, dans tout sacrement, l'Eglise dit aussi ce qu'elle n'est pas ; ce qu'elle fait, elle le « laisse » faire par un Autre. Ne serait-il pas, en outre, dangereux, par exemple pour la Réconciliation, de ne poser l'acte qu'en fonction de la communauté ? La Réconciliation suppose une relation mystérieuse à Dieu — et pas seulement aux frères. « Devant Toi et Toi seul, j'ai péché. »

b) Autre tendance : un certain durcissement de l'Eglise comme *collectivité*. On comprend l'aspect positif de ce vocabulaire, qui est d'ailleurs plus qu'un vocabulaire, surtout en monde ouvrier. Cependant, on décèle çà et là un refus, trop fort à notre sens, de considérer l'individu. Rejeter l'Homme abstrait comme essence (page 31) ne doit pas nous faire tomber dans une autre abstraction, celle du « collectif ». Personnellement, je crois que l'on a tout à gagner à ne pas confondre l'ecclésial et le collectif (cf. tendance, p. 87, 139). En vérité, l'ecclésial est le lieu mystérieux et « christique » de la rencontre la plus personnelle (individuelle aussi) et la plus communautaire (le « mystère » de la communion des saints en Christ, qui n'a aucun équivalent social ou empirique). Par boutade, je dirais qu'il faudrait mâtiner André Turck d'un peu de Jean Sullivan.

c) Ce point entraîne un autre : l'importance accordée à la *conversion collective* (voir page 55, 67...). On voit bien l'idée essentielle : ne jamais isoler la conversion au Christ

d'une présence à l'humanité des frères et d'une tâche d'édification de l'Eglise. Cependant, il est difficile d'imaginer une conversion qui ne soit pas personnelle (sans être individualiste, ce qui serait contradictoire). En conséquence, on trouvera une tendance à « survaloriser » le rôle de l'Eglise, soit dans la conscience que l'on a *d'être l'Eglise* (cf. à propos des mouvements apostoliques, p. 98), soit dans la façon de faire jouer les critères ecclésiologiques pour l'admission aux sacrements (cf. pp. 55, 67, 86, 90, 93, 100, 135). A la limite, l'appartenance à un groupe ou à un « collectif » (avec le sens fort attaché à ce mot) ne réalise-t-elle pas une sorte de « chrétienté implicite » ? « En ce sens (il s'agit de la découverte de l'Esprit qui nous précède), toute expérience de vie collective est apprentissage et chemin de vie ecclésiale » (p. 139). Cette phrase donne à réfléchir. Tout à fait d'accord pour souligner « en ce sens ». Sinon, nous risquerions la confusion (il y a des mouvements collectifs qui ont détruit l'homme) ou bien un nouvel embrigadement que nous déplorons dans une certaine chrétienté.

### 3. *La conception du sacrement lui-même et de son rapport à l'humain*

Nous en arrivons ainsi au chapitre que l'on pourrait intituler : l'anthropologie sacramentelle. Je me contenterai de deux remarques brèves, sur un sujet aussi vaste.

a) Première remarque : le mot signe est-il le plus adéquat pour parler du « sacramentel » ? On peut dire que l'auteur emploie beaucoup ce mot, car il a l'avantage d'être simple, apparemment non technique. Mais, il me semble que ce mot se prête trop aujourd'hui à une interprétation intellectuelle ou idéologique (p. 45), ou bien qu'il provoque une dualité trop marquée entre parole et rite (p. 69). Bref, malgré quelques allusions trop brèves (p. 45), la réflexion sur le signe souffre du manque de la dimension *symbolique*. Je crois que cela est dommage pour l'ensemble du livre. Si la dimension symbolique (avec toute ce que suppose ce mot : dompter l'imaginaire, faire corps avec un



réel plus réel, etc...) était davantage présente, il me semble que certains excès auraient été évités. Par exemple, il ne serait pas possible de dire (p. 160, cf. aussi 159) : « Dès lors, s'il est vrai que " tout est grâce " ou peut l'être, tout aussi peut devenir sacrement, corps visible de la grâce ». Il est dommage de bloquer ainsi la grâce avec le sacrement (car il est classique d'affirmer qu'il y a des grâces non sacramentelles : Dieu n'est pas lié par les sacrements). Mais, en outre, c'est oublier que le sacrement comme tel, avec sa dimension symbolique, comprend toujours un « indice » de son rapport à l'Événement fondateur, à savoir son élément institué et donc instituant. C'est peut-être aussi pour cette même raison que l'auteur traite trop légèrement la question d'une célébration de *l'accueil* (p. 88). Dans cette théologie, il manque des *niveaux distincts* de sacramentalité.

b) L'autre remarque porte sur la conséquence d'une telle vision. Il me semble que l'extension donnée (sans assez de précision) au mot sacrement conduit à une sorte de « christianisation » ou de « sacramentalisation » *implicite* du monde tout entier. A force de dire que le culte se « joue » dans le monde (p. 22), on en arrive peu à peu à méconnaître la spécificité du culte sacramentel au sens strict : « servir en Ta présence » est bien en fait un service original de type sacramentel au sens strict. De même, on est conduit à une petite injustice, à la suite d'une mauvaise querelle avec l'auteur de l'épître à Diognète (p. 33) : le monde était évidemment et pour de bonnes raisons le monde de la corruption païenne, dans l'Antiquité ; il n'avait pas du tout déployé comme aujourd'hui sa dimension « profane » légitime. Mais surtout, je crois qu'il est dangereux de passer de la formule « L'évangélisation est de type sacramentel » (ce que je crois défendable) à l'expression (reconnue comme ambiguë mais non sans intérêt) d'« *évangélisation sacramentelle* » (p. 154). Puisque l'évangélisation ne peut se faire que dans la vie (p. 155), on risque alors d'accorder à la vie un pouvoir « révélateur » qu'elle ne saurait avoir. Il ne suffit pas qu'une parole vienne expliciter l'action. Cette conception n'est pas

intrinsèquement sacramentelle, mais plutôt intellectuelle et idéologique. Il me semble qu'il importe de ne pas inverser le mouvement. On lit en effet (p. 159) : « Il faut alors une parole pour enlever le voile... C'est alors que la réalité apparaît comme sacrement ». Ne faudrait-il pas dire au contraire que le sacrement, c'est ce qui nous conduit à la *res*, à la *réalité* (du mystère), sans avoir jamais à lever un voile ?

★

Arrivé au point où j'en suis, j'ai le sentiment d'avoir seulement effleuré certains problèmes. J'aurais aimé, par exemple, aborder la question des *ministères*, et faire valoir une position plus complexe. Il ne suffit pas dire : l'Eglise et les communautés d'abord (p. 173) ; mais il faut aussi *en même temps* prendre des initiatives pour les ministères, car pour construire l'Eglise il faut aussi des ministres. J'aurais aussi désiré dire mon accord total sur ce qui est affirmé du Concile Vatican II (p. 182) : ceux qui aujourd'hui revendiquent la lettre et seulement la lettre pourraient bien un jour tuer l'esprit !

J'avais envie de terminer en avouant ma honte d'avoir osé « critiquer » l'œuvre d'un frère disparu, qui n'a plus (et pour cause) de droit de réponse. Je lui demande pardon des mauvaises interprétations et des fautes de lecture. Mais, en fin de compte, je ne regrette pas ce dialogue impossible. Je sais qu'il continuera avec d'autres, et je souhaite que ce soit dans une loyauté totale à notre Eglise et à notre Christ. Et puis, pourquoi ne pas le confesser ? On ne s'intéresse qu'à ce que l'on aime et ce que l'on respecte. André Turck partageait une passion, celle de l'Évangile. Comment ne pas y communier ?

Henri DENIS